

§ IV. — Obstacles qui se sont opposés aux progrès de la Médecine.

Baglivi a longuement disserté sur ces obstacles (1). Nenter eut la singulière idée de personnifier la Médecine, de la constituer malade, et de se mettre à la recherche des causes de ses maux (2).

1° La plus fréquente de ces influences fâcheuses a été l'observation incomplète, insuffisante des faits. Ainsi, longtemps il fut impossible d'interroger l'état des organes après la mort; longtemps, l'examen des malades fut extrêmement restreint; longtemps aussi, il régna dans l'emploi des moyens de l'art une confusion qui ne permit point de fixer la valeur relative de chacun d'eux.

2° Une deuxième circonstance défavorable a été l'ignorance des faits antérieurs, le mépris des travaux des prédécesseurs, le défaut d'érudition.

3° Un vice diamétralement opposé et non moins funeste, a été une déférence trop absolue pour l'autorité des anciens. Ainsi, la circulation du sang fut niée pendant plusieurs années, parce que Galien ne l'avait pas connue.

4° Le défaut d'ordre dans les études médicales, un mauvais système d'enseignement, la privation dans beaucoup de lieux des sources réelles d'instruction, la prétention de certaines écoles à avoir leurs doctrines propres, ou de quelques médecins à faire secte, ont nui aux progrès de la science et à la diffusion si désirable des lumières.

5° Toute idée préconçue, tout préjugé conduit à l'erreur dans le domaine des sciences. Bacon s'efforça de renverser cette idole (3); Baglivi en montra le danger relativement à l'art médical.

6° Une part trop grande donnée en médecine aux sciences

(1) « De impedimentis quæ medicorum in observando diligentiam huc usque retardarunt. » *Prax. med.*, t. I, cap. III.

(2) *Fundamenta Medicinæ*, præfatio, *De Medicina ægrota.*

(3) *Idola, novum organon*, Aph. 38.

métaphysiques, physiques ou chimiques, a eu de graves inconvénients; il sera facile de s'en convaincre par la suite.

7° La prééminence accordée à certains faits, à l'exclusion des autres, oubliés ou dénaturés, a souvent conduit dans une voie fâcheuse et contraire aux vrais progrès de la science. De là, en effet, cette tendance à traduire en règle certaines catégories de faits, à les ramener tous à quelques principes peu nombreux, à simplifier la théorie. Mais cette simplicité a produit la confusion, elle a rompu tout rapport avec la réalité; elle n'a plus représenté la nature. Celle-ci nous exhibe les faits au dernier degré de division et de variété. Une théorie qui les offre au plus haut degré d'uniformité et de cohésion, n'est pas l'expression de la nature; elle donne des idées inexactes, et obscurcit ce qu'elle prétend éclairer.

8° Le désir de chercher et trouver des causes, a enfanté beaucoup de rêves, et embarrassé la science d'explications futiles, de divagations, de suppositions oiseuses.

De là encore, cette propension à créer des mots pour suppléer aux idées, à supposer des agents secrets, des êtres particuliers, des entités, pour rendre raison des faits.

La création de ces entités ou essences factices, de ces abstractions, a eu des inconvénients qui ont été signalés, avec exagération, par Broussais. Adversaire de l'ontologie, il n'a pas su toujours se garantir lui-même de l'ontologie (1). C'est qu'il n'est pas possible d'embrasser une grande série de faits sans chercher entre eux un lien, sans former des abstractions, sans s'élever à des idées générales, et sans créer des mots qui les expriment.

Des diverses circonstances que je viens de signaler, sont nés les systèmes qui ont exercé sur la Médecine une influence considérable et le plus souvent nuisible.

Un système est un assemblage de faits et de suppositions, de vérités et d'erreurs, plus ou moins habilement coordonnés, et élevés sur une base étroite et chancelante. Dans un sys-

(1) *Bulletin de l'Académie de Médecine de Paris*, t. VI, p. 218.

tème, une idée domine; elle assujettit à son empire tous les faits qui s'y rattachent; elle méconnaît et exclut tous ceux qui lui semblent opposés.

Pour mieux juger des inconvénients et des dangers des systèmes en médecine, il me paraît utile d'en donner un aperçu rapide.

Coup d'œil sur les principaux systèmes qui ont régné en Médecine.

Hippocrate venait à peine de jeter les fondements de l'édifice médical, que déjà ses successeurs immédiats, Thessalus et Draco, ses fils, et Polybe, son gendre, abandonnant la voie qu'il leur avait tracée, mirent le raisonnement à la place de l'expérience et fondèrent la secte des *Dogmatiques*. Dominés par la philosophie de leur époque, ils se livrèrent à la recherche des causes et s'égarèrent en de vaines subtilités, en d'inutiles explications. Les progrès de l'art furent pour longtemps enrayés.

Les exagérations de cette secte en firent naître bientôt une autre entièrement opposée, celle des *Empiriques*, ayant à sa tête Philinus, Sérapius, Appollonius, Glaucias, Héraclite de Tarente. Repoussant le raisonnement, les empiriques voulurent s'en tenir strictement à l'action des sens et de la mémoire, à la pure expérience. Ils étaient cependant obligés de conclure, par conséquent de raisonner. Ce raisonnement fort simple qu'ils nommaient *épilogisme*, n'était autre chose que l'induction. Les empiriques se privaient systématiquement de toute connaissance d'anatomie et de physiologie; ils négligeaient toute notion générale; ils ne voyaient que le fait brut. L'art ne leur dut que quelques travaux partiels, et point de progrès remarquables.

Asclépiade de Pruse s'efforce d'appliquer la philosophie corpusculaire d'Épicure à la théorie médicale. Il ne voit dans la santé et les maladies qu'un certain rapport entre les atomes et les pores ou les canaux qui doivent les laisser passer. C'est une vue de l'esprit et non une donnée de l'observation qui sert

d'appui à ce système, dans lequel est négligée l'étude de la marche et des périodes des maladies. Aussi, Asclépiade traite-t-il avec dédain les écrits d'Hippocrate, qu'il qualifie de *Méditations sur la mort*.

Des débris de ce système et des sectes précédentes, naquit le *methodisme*. Thémison de Laodicée divisa toutes les maladies en trois classes, selon qu'elles dépendent du resserrement ou du relâchement de la fibre ou d'un état mixte (*strictum, laxum, mixtum*). Attachant une importance exclusive aux solides, il négligea l'étude des humeurs; il méconnut l'influence des causes spécifiques des maladies et celle de la localité affectée.

Dans le sein même du methodisme se formèrent deux sectes: l'une nommée *épisynthétique*, ayant Léonides d'Alexandrie pour chef, se proposant de rassembler, de réunir tous les faits et les dogmes connus; l'autre appelée *eclectique*, dirigée par Archigène d'Apamée, ayant la prétention de choisir dans cet assemblage incohérent ce qu'il y avait de vrai et d'utile. Mais rien ne prouve que ce vaste plan ait été jamais exécuté.

Vers la même époque, Athénée, attribuant les principaux phénomènes de l'économie à l'action d'un principe actif, subtil, d'un esprit (*πνευμα*) fonda la secte des *pneumatiques*. La vacuité des artères, après la mort, avait fait attribuer au *pneuma* les pulsations de ces vaisseaux. Cette hypothèse était alors excusable. Elle n'en demeure pas moins une erreur.

Si les sectes précédentes n'eurent qu'un petit nombre d'adhérents, il n'en fut pas de même du *galénisme*, qui pendant près de quinze siècles tint sous sa domination la théorie et la pratique de la médecine.

Empruntant ses idées fondamentales à Hippocrate et à Aristote, Galien fonde une doctrine parfaitement régulière et symétrique. Aux quatre éléments, le feu, la terre, l'air et l'eau, correspondent les quatre qualités principales, le chaud, le froid, le sec et l'humide; les quatre humeurs dominantes du corps, le sang, la pituite, la bile et la mélancolie, formées elles-mêmes de l'union binaire des précédentes qualités. Les

quatre tempéraments résultent de la prédominance relative de ces humeurs, le sanguin, le pituiteux, le bilieux et le mélancolique. A ces humeurs et à ces tempéraments, se rattachent les quatre grandes classes de maladies, inflammatoires ou sanguines, bilieuses, pituiteuses, atrabilaires, et les quatre sortes de médicaments en rapport avec l'espèce d'humeur qu'ils devaient évacuer.

De tout l'humorisme galénique, il ne reste presque rien. La doctrine des quatre éléments a été détruite par la chimie moderne. La physiologie a établi une différence fondamentale entre les fluides circulatoires et les fluides secrétés. L'atrabile ou mélancolie a disparu. La pituite n'est qu'un fluide muqueux sans importance.

Galien trouva dans Paracelse le plus fougueux adversaire. Aux anciens éléments, celui-ci substitua le sel, le soufre et le mercure. Lancé dans les chimériques régions de l'alchimie et de l'astrologie, livré à tous les égarements de l'imagination, il ne combattit une hypothèse que pour en créer une autre encore plus étrange. La secte des *chimistes*, dont Vanhelmont, Sylvius Deleboë, Wedel, Bontekoë, Tachenius, furent les plus illustres adeptes, voulut convertir l'économie animale en une sorte de laboratoire où les combinaisons, les effervescences, les fermentations, les précipitations devaient s'accomplir comme dans des vases inertes. Se croyant maîtres de la production des phénomènes organiques, les médecins chimistes prodiguèrent les agents les plus actifs et exercèrent sur le traitement d'un grand nombre de maladies une fâcheuse influence.

Presque à la même époque, c'est-à-dire vers le milieu du XVII^e siècle, se forma la secte des médecins *mécaniciens*. Borelli, Bellini, Pitcairn, Bernouilli, Keill, Boerhaave, en furent les principaux fondateurs. Pour eux, l'organisme n'est qu'une machine hydrostatique; ils y voient un assemblage de leviers, de poulies, de cordes, de cribles, etc.; ils veulent soumettre aux rigueurs du calcul la force et l'action des organes; ils méconnaissent les propriétés vitales, la sensibilité, les sympathies, etc. Ils expliquent les maladies par l'obstruction

des canaux, l'épaississement des fluides, la tension ou le relâchement des ressorts. De là, encore une médecine active, l'emploi des émissions sanguines à outrance (Botal, Sylva, Hecquet), et des évacuants de toutes sortes.

Stahl, frappé des abus des hypothèses chimiques et mécaniques, ramena les observateurs vers l'étude des phénomènes vitaux, mais il admit que l'âme intelligente en était le principe et l'unique source. En vertu de cette autocratie du principe pensant et de l'influence toujours bienfaisante qui lui était attribuée, les organes n'étaient plus que des instruments passifs, les maladies des réactions salutaires, et la Médecine, entre les mains des *animistes*, se réduisait au rôle de la simple expectation; rôle, il faut en convenir, quelquefois le meilleur, mais parfois aussi bien pernicieux.

Les *vitalistes* se rapprochèrent de la vérité en admettant dans l'économie une cause occulte de laquelle émanent les lois et les phénomènes de la vie. Mais Barthez, le plus célèbre des vitalistes, au lieu de se borner à la simple désignation d'un agent inappréciable, d'un moteur inconnu, personnifie sans cesse le principe vital, lui donne des idées, des appétits, une volonté et presque une forme (1). Il s'éloigne ainsi des voies de la stricte observation. On peut lui reprocher également de n'avoir pas assez tenu compte des phénomènes physiques et de l'influence de l'organisation.

Contrairement aux animistes et aux vitalistes, les *mécanico-dynamiques* ou solidistes accordèrent à la structure organique, à la disposition matérielle des tissus, aux solides, une prééminence exclusive. Institué par Glisson, propagé par les écrits d'Hoffmann, de Baglivi, de Cullen, le *solidisme* a régné jusque dans ces dernières années. Les travaux des modernes sur les altérations des fluides ont prouvé combien était peu

(1) Vingt passages des *Éléments de la science de l'homme* prouvent ce que j'avance. Dans sa préface, Barthez dit : « Je personnifie le principe vital, pour pouvoir en parler d'une manière plus commode. » Et ailleurs, en traitant des tempéraments, il s'exprime ainsi : « Le principe vital doit avoir dans les hommes qui habitent un même pays des formes qui leur sont communes, » t. II, p. 232. Quelques élèves de l'École de Montpellier sont convenus de ce vice de langage. Voyez Rouzet, préface de la *Doctrine des mal. chroniq.* de Dumas, p. xv.

judicieuse l'exclusion presque absolue qu'on en avait faite du domaine de la pathologie.

Parmi les solidistes de la fin du dernier siècle se place un systématique célèbre. Brown, admettant dans l'organisme une propriété unique, l'incitabilité, et ne la supposant susceptible que d'augmentation ou de diminution, ne vit dans les maladies que deux états : l'excès de force qu'il nomma *sthénie*, ou l'excès de faiblesse qu'il nomma *asthénie*. Cette doctrine, renouvelée comme on le voit des anciens méthodiques, ne faisait que deux classes de maladies. Celles par faiblesse étaient pour Brown les plus nombreuses. De là, l'emploi si fréquent et l'abus des stimulants. Brown ne tenait aucun compte de l'état local. Toute affection pour lui était une lésion générale, le produit d'une diathèse.

Le système de Brown avait trouvé en Italie de chauds partisans. Il y rencontra bientôt de redoutables adversaires. Rasori admit bien deux dispositions morbides générales opposées, l'une par excès, l'autre par défaut de stimulus; mais à ses yeux la diathèse du stimulus dominant presque toujours, rendait nécessaire l'emploi des sédatifs absolus; il les nomma *contro-stimulants* ou *hyposthénisants*, par opposition à ceux qu'il appelait *hypersthénisants* ou *stimulants*. Tant que l'une des dispositions générales ou diathèses existe, l'agent thérapeutique destiné à la combattre est parfaitement supporté par l'économie. Ainsi s'établit la loi de tolérance, l'un des dogmes les plus importants de la doctrine italienne. Cette doctrine a eu pour résultats d'introduire dans la thérapeutique quelques ressources nouvelles, mais d'en interpréter l'action d'une manière étrange, et de donner sur un grand nombre d'agents de la matière médicale les idées les plus fausses.

Tandis que ce système se propageait dans l'Italie septentrionale, une révolution importante se préparait en France. Broussais, prenant pour appui Bichat, fonde un système organico-vitaliste, qu'il nomme *doctrine physiologique*. Admettant comme Brown la dichotomie des méthodiques, il reconnaît, comme Rasori, que l'excès de stimulation est l'élément du plus

grand nombre de maladies. Il en conclut à l'utilité presque constante des émissions sanguines et des émoullents. Mais ce qui distingue sa doctrine, c'est l'influence qu'il accorde à l'origine locale des affections, et la part considérable qu'il attribue aux voies digestives dans la production d'un grand nombre d'états morbides, des fièvres surtout.

Cette doctrine, en se montrant trop exclusive dans ses prétentions, en repoussant toute idée de spécificité morbide, en décrivant les travaux des prédécesseurs, eut à supporter de vigoureuses attaques ⁽¹⁾. Broussais trouva des opposants d'autant plus acharnés, que lui-même, à l'apogée de sa gloire, s'était montré plus intraitable envers ses adversaires.

Quelques partisans refroidis de Broussais, et quelques-uns de ses plus chauds antagonistes, voulurent resserrer les bases de sa doctrine. Ils ne virent dans l'organisme que des organes et des fonctions. Repoussant l'intervention des propriétés et des forces vitales, et tout principe autre que la structure matérielle, ils s'adressèrent à la physique, à la chimie, pour rendre raison des phénomènes de l'économie; ils donnèrent à l'anatomie pathologique une valeur exagérée, ils n'admirent d'autres lésions que celles dont les sens pouvaient rendre témoignage, ils ne reconnurent que des affections locales, et n'eurent de confiance que dans une thérapeutique également locale. Cette nouvelle doctrine s'est intitulée *organique* ou *anatomique*; elle s'est recommandée par un certain cachet de positivisme. Mais elle tend à jeter un voile sur des faits dont elle serait inhabile à rendre compte. Elle ne scrute que la moitié du problème, fait bon marché des lois vitales, et prive ainsi notre science de cette base large et solide sur laquelle Hippocrate l'avait établie.

L'exposition extrêmement abrégée que je viens de faire, donne des preuves multipliées des inconvénients et des abus des divers systèmes qui ont successivement régné en médecine. Ils ont le plus souvent mis obstacle à ses progrès. S'ils ont

(1) L'histoire a commencé pour Broussais. Elle l'a plus équitablement jugé. Voyez les Mémoires de M. Costes et de M. Saucerotte, couronnés par la Société de Médecine de Caen.

parfois eu quelque utilité, c'était en appelant vers un genre nouveau d'études l'attention des observateurs, en provoquant des recherches spéciales, et en conduisant à des résultats jusqu'alors ignorés.

Les esprits exempts de toute préoccupation, amis de l'exactitude, désireux de ne repousser aucun ordre de faits, doivent juger avec sévérité les doctrines qui se montrent exclusives, qui n'admettent qu'un principe et ne cultivent qu'une idée. Ils ne doivent pas être moins disposés à condamner les vains produits de l'imagination, les entités factices, inventées pour en tirer de faciles explications. Les faits doivent être vus d'abord, bien constatés, exactement distingués, analysés avec soin, comparés en ce qu'ils ont d'analogue. Ces éléments étant réunis en nombre suffisant, les théories se construiront ensuite d'elles-mêmes; elles ne seront que l'expression de la réalité.

§ V. — Circonstances qui ont favorisé les progrès de la Médecine.

Si la science médicale a été entravée par des difficultés et des obstacles, d'un autre côté, des circonstances heureuses ont favorisé sa marche et l'extension graduelle de son domaine.

Ces circonstances ont été de trois sortes: 1^o les travaux des médecins eux-mêmes; 2^o les institutions dont ils ont pu profiter; 3^o les progrès de diverses sciences qui ont exercé sur la Médecine une influence favorable.

A. — Travaux des médecins.

Ce n'est pas une histoire de la Médecine que je prétends tracer; je ne veux même pas l'ébaucher.

Je désire seulement désigner quelques-uns des personnages illustres qui plus tard seront fréquemment cités.

Je les distribuerai en plusieurs séries, selon le degré ou le genre d'influence utile qu'ils ont exercée sur les études médicales.

Dans une première série doivent se trouver ces hommes

éminents dont les travaux ont eu sur les progrès de la Médecine une action puissante et durable. Ce sont les Pères de la science, les auteurs originaux.

Dans une deuxième, je place les rédacteurs des ouvrages didactiques, des abrégés ou des commentaires embrassant l'ensemble de la science.

A une troisième série, je rapporte les collecteurs d'observations.

A une quatrième, les auteurs de monographies plus ou moins importantes.

Cette énumération ne saurait comprendre l'époque actuelle, c'est-à-dire s'étendre aux savants qui vivent encore. Il faut attendre le complément de leurs travaux et le jugement de l'histoire, dont il ne m'appartient pas de devancer les arrêts.

a. — Auteurs qui ont exercé sur les progrès de la Médecine l'influence la plus considérable. — HIPPOCRATE, que j'ai montré je-

tant les premiers fondements de la science médicale, en a élevé l'édifice à une certaine hauteur. Il a conçu sur les lois qui régissent l'économie vivante, de grandes et fécondes idées; son regard pénétrant a dévoilé les causes d'un grand nombre de maladies; son génie observateur en a tracé des tableaux éternellement fidèles. Un sens droit lui a révélé la haute importance du régime dans les maladies.

Hippocrate ne s'est pas appesanti sur les détails. Ses descriptions peuvent manquer de beaucoup de traits, dont les modernes les eussent complétées; mais elles annoncent, comme l'a si bien exprimé M. Littré (1), une vue d'ensemble qui, dans la considération de l'état morbide, embrasse le passé et le présent, la modification générale de l'économie, et l'effort simultané des organes, travaillant au rétablissement de la santé.

Le Père de la Médecine a proclamé de nombreuses vérités

(1) Traduction des Oeuvres d'Hippocrate, t. I, p. 460. — Les médecins de l'École de Cnide s'arrêtaient aux détails, à la partie descriptive; Hippocrate s'efforçait d'établir la valeur des symptômes, une notion générale de la maladie, pour servir de base à la prognose. *Ibid.*, t. II, p. 198.